



Il lui tendait un petit paquet...

(Page 2932).

LIVRAISON 369

C. J

infidèle.

Et elles évitaient aussi de prendre leurs repas avec elle.

Lorsque Zoroaster n'était pas à la maison, on servait Amy dans sa chambre ; s'il était là, ils mangeaient seuls tous deux dans la salle à manger.

Zoroaster comprenait bien que la jeune femme devait être blessée de cette attitude des siens et il résolut de s'en expliquer avec sa mère.

— Je vais aller voir les troupeaux, voulez-vous venir avec moi ? Cela vous distrairait dit-il.

— Je le voudrais bien, mais je suis trop fatiguée ; je ne pourrais pas aller sur la montagne.

Le jeune homme devina que cela n'était là qu'un prétexte.

La raison réelle qui lui faisait décliner son offre était la malveillance des voisins qui les observaient.

Amy voulait éviter de se montrer en public avec Zoroaster Bey.

— C'est dommage, dit-il enfin, lorsque vous vous sentirez mieux, vous m'accompagnerez. Avant de sortir, il se rendit chez sa mère, qu'il trouva dans sa chambre.

— Tu as fait bon voyage ? demanda la vieille dame en lui tendant la main.

— Oui, ma mère, j'étais impatient de rentrer ; j'aurais dû rester quelques jours en ville, mais je n'en ai pas eu le courage...

Elle lui jeta un regard interrogateur.

— Pourquoi donc as-tu fait cela ? Rien ne t'empêchait de prendre ton temps ; on peut bien se passer de toi ici, pendant quelques jours.

— Tu as raison, ma mère, mais nous avons une invitée envers laquelle nous avons des devoirs...

Tamara haussa les épaules :

— Ton invitée ne manque de rien, riposta-t-elle.

— Si, mère, elle manque d'une chose essentielle : de sympathie. Mademoiselle Nabot se voit traiter comme une intruse dans ma maison et cela m'est pénible.

La mère regarda son fils en dessus.

— Elle s'est plainte ?

— Non, mais elle m'a dit, qu'elle était convaincue de votre antipathie.

Tamara se mit à rire.

— Elle peut bien en être sûre. Je ne l'aime pas, Zoroaster ; il m'est impossible de vivre en bons termes avec cette infidèle. Tu l'as invitée mais tu ne peux cependant pas me forcer de manger à la même table qu'elle.

Zoroaster était devenu très pâle.

— Je peux exiger que vous ayez des égards pour mon invitée, mère... dit-il, brusquement...

Elle sourit ironiquement.

— Pourquoi ? Qui est cette femme ? Pourquoi l'as-tu amenée chez nous ? Aurais-tu par hasard l'intention de l'épouser ?

— Peut-être ! dit-il d'un ton agacé.

Les yeux de Tamara étincelèrent de fureur.

— Si tu faisais cela, si tu épousais cette fille, je te renierai. Je quitterai pour toujours ta maison en emmenant tes sœurs avec moi.

— Tu ne feras pas cela, mère. Et Adja et Fimotcha ne le feront pas non plus. D'ailleurs, où iriez-vous ?

— Peu importe !... répondit la vieille femme avec vivacité, je préférerais mourir, plutôt que de vivre avec cette créature...

— Quelle exagération, mère ! Vous savez très bien, que vous ne ferez jamais cela.

— C'est que tu verras ! Je n'accepterai jamais cette femme comme ma belle-fille ; je ne veux pas vivre sous le même toit qu'elle. j'exige qu'elle quitte la maison, au plus vite...

Zoroaster l'interrompit et, d'un ton très décidé, mais très calme, il prononça :

— Cette maison est la mienne, mère, je suis le maître ici, et c'est moi seul qui décide des personnes qui doivent y demeurer...

Puis, sans attendre de réponse, il se détourna et quitta la pièce et alla visiter ses troupeaux.

Sur son chemin, il rencontra son voisin Schugan qui l'arrêta :

— Eh bien ! ton voyage à la ville s'est bien passé ? As-tu fait de bonnes affaires ?

— Oui, je suis très content.

— C'est l'essentiel ! Il me semble que tu n'es pas exigeant !...

L'homme avait sur les lèvres un petit sourire ironique.

— Que veux-tu dire ?

— Je pense, que tu es assez satisfait de ton sort...

— J'ai toutes les raisons de l'être.

Schugan le fixa d'un air sérieux :

— Il me faut protester, Zoroaster !... dit-il, enfin, en hochant la tête... Tu ne devrais pas être content... Tu as quitté le droit chemin...

— Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

— La protection de Dieu soit sur toi !... répondit l'autre. Une étrangère est entrée dans ta maison et tu as déshonoré ton foyer et toi-même.

— Ne dis pas de bêtises, Achmed. La femme qui vit chez moi, est une honnête femme.

Achmed Schugan se mit à rire.

— Peut-on estimer la femme qui suit un homme dans sa maison ? Ne sait-on pas pour quelle raison elle le fait ?

— Tu lui prêtes des pensées qu'elle n'a pas.

Achmed Schugan ferma les yeux à demi :

— On peut le croire, si l'on veut. Peux-tu me jurer qu'il en est ainsi ?

Zoroaster Bey sourit fièrement.

— Je ne jure pas pour des bagatelles, Achmed.

— Parce que, en bonne conscience, tu ne peux le faire. Tu as eu tort d'amener cette femme dans ta maison étant donné, surtout que tu as engagé ta parole à ma fille Sinaïde...

— Moi ? Je n'ai pas fait cela, Achmed.

— Comment ? s'écria Schugan, — nous n'avions décidé ton mariage avec Sinaïde ?

Zoroaster haussa les épaules sans répondre.

Mais Achmed Schugan insista avec violence :

— Tu ne veux plus t'en souvenir. Mais je te jure que si tu ne tiens pas tes engagements, tous tes voisins te renieront... Nous te mépriserons tous, Zoroaster.

— Je supporterai facilement votre mépris.

— Ne sois pas si fier, Zoroaster. Accepte mon conseil et reviens chez nous. Il est encore temps. Si tu insistes, Allah te punira pour ton infidélité.

Zoroaster ne répondit plus et continua son chemin.

Il était bouleversé par cette conversation, la colère l'étranglait.

Les paroles de Schugan ne l'empêchèrent pas d'épouser Amy, car il l'aimait et le fait qu'elle n'était pas sa coreligionnaire, ne serait pas un obstacle à son mariage. D'ailleurs, peut-être pourrait-elle se convertir à la religion mahométane ?

Il lui expliquerait la situation, mais lui laisserait toute liberté quant à la décision à prendre.

La tête basse, il monta vers la colline ; une seconde fois, quelqu'un l'arrêta.

C'était le mullat.

Après l'avoir salué, il lui dit d'une voix grave :

— J'ai appris, Zoroaster, que tu as ammené une infidèle dans ta maison ?

— C'est une étrangère, qui se trouvait dans une situation difficile.

Le prêtre secoua la tête :

— Ce n'était pas une raison, pour l'amener chez toi, Zoroaster. Les infidèles n'ont aucun droit à notre aide et ta maison est déshonorée par sa présence. Tu sais que j'ai raison...

Zoroaster se redressa :

— Non, Père, je ne te donne pas raison. Et je ne renverrai pas cette femme, car je vais lui demander de rester chez moi pour toujours.

Le visage du prêtre rougit de colère et sa voix tremblait en prononçant ces paroles :

— Si tu fais cela, Zoroaster, le malheur tombera sur ta maison. Tes jours seront tristes et tu mourras dans la misère... Les ténèbres t'engloutiront...

— Voilà de bien mauvaises prédictions, Père, mais je n'y crois pas. Et, maintenant, laisse-moi passer je n'ai de temps à perdre.

Sans répondre le mullah s'écarta du jeune homme et le laissa passer.

Zoroaster savait qu'il aurait désormais en lui un ennemi acharné et cette idée lui pesait.

Ce fut sans joie qu'il se mit au travail.

Tout ce que Achmed et le mullah lui avaient dit, pesait sur son âme, il ne se sentait pas coupable, mais il en souffrait.

Ce n'est pas un crime d'avoir pris Amy chez moi, se disait-il, et mon intention de l'épouser est logique puisque je l'aime...

Sa raison lui disait que tous ces propos étaient ridicules, mais son âme était attristée.

Il vit passer ses deux sœurs ; il leur sourit, mais elles passèrent sans le saluer.

Longuement, il les suivit des yeux. Elles aussi, sont fâchées avec moi, pensa-t-il, affligé.

Autrefois, avant la venue d'Amy, tout était si différent, une atmosphère de calme et de gaieté régnait dans la maison.

Les querelles et le mécontentement de sa mère pesaient lourdement sur son cœur.

Il réfléchissait, se demandant comment il pourrait réconcilier les siens avec Amy, lorsque celle-ci sortit de la maison et vint s'asseoir à côté de lui.

— Qu'avez-vous, Zoroaster, vous avez l'air triste ? demanda-t-elle.

— J'ai des soucis, mais il vaut mieux n'en pas parler...

— Mais si, Zoroaster, je veux savoir ce qui vous ennuie, dites-le moi ; cela vous fera du bien.

Il n'obéit pas tout de suite.

Mais elle insista. Posant légèrement sa main sur son bras elle pria :

— Dites-le moi... je voudrais au moins partager votre chagrin.

Zoroaster la regarda d'un air sérieux :

Tout le monde s'oppose à votre séjour chez moi, Amy. Ma famille est contre vous, parce que vous n'êtes pas de notre religion. Vous êtes une infidèle pour ces gens à l'esprit étroit...

— Vous souffrez pour moi, Zoroaster... cela ne doit pas être ; je vais immédiatement quitter votre maison.

— Je ne vous laisserai pas partir, Amy dit vivement Zoroaster Bey. J'ai besoin de vous, vous devez rester avec moi ; même si le monde entier était contre nous, je ne vous laisserai pas partir..

Amy était profondément touchée de cette affection, mais elle hésita :

— Zoroaster, la volonté de votre famille sera plus forte que la notre, il faut nous résigner.

— Jamais ! déclara le jeune homme nous ne nous séparerons plus, vous êtes à moi pour toujours.

CHAPITRE CDVIII

LE BONHEUR TROUBLE

Depuis que Jeanne et les enfants étaient avec lui, Emile Zola était devenu un autre homme.

Il caressait souvent les cheveux de Jeanne en disant :

— Tu es le soleil de ma vie, mon plus grand bonheur. Si je ne t'avais pas, je n'aurais jamais été capable de travailler. Tu m'as donné une seconde jeunesse.

— Ce que je peux te donner, me paraît si peu de chose Emile. Tu me combles de ton amour et je ne mérite pas un tel bonheur... Tu me traites comme une reine de conte de fée !...

— Si je pouvais te créer un royaume, Jeanne, je le ferais. L'idée que tu dois vivre en exil avec moi, me déprime...

— Rester avec toi, Emile, mais c'est le bonheur !... dit-elle simplement. Mon bonheur est si grand, que je crains toujours la vengeance des Dieux !

— Ma pauvre petite Jeanne, tu as toujours des soucis.

— Il fait si beau ici, Emile et nous avons si souvent souhaité de vivre ainsi, séparés du monde, seuls avec les enfants. Maintenant nos désirs sont devenus des réalités. Nous sommes ensemble jour et nuit, et nous sommes si heureux !...

— Oui, ma chérie, nous sommes heureux !...

— N'as-tu pas peur, que ce bonheur finisse brusquement ?

— Ne t'inquiète pas, Jeanne. Tu as vu que l'affaire Dreyfus avance ; si on accepte la révision, il sera libéré. Et le jugement contre moi sera annulé.

— Tout cela est très encourageant : mais je crois que nous avons encore à faire un long chemin avant d'arriver au but...

— Tout peut changer en quelques jours, Jeanne. Et un jour nous rirons de nos inquiétudes d'aujourd'hui. Mais ne pensons pas à tout cela maintenant, soyons heureux du présent. Viens voir les enfants, ils jouent dans le jardin...

Zola offrit son bras à Jeanne et elle s'appuya tendrement sur lui.

Mais quand ils arrivèrent au bas du perron, ils virent soudain Ferdinand Desmoulins, qui se précipitait vers eux. Il était pâle et sur son visage on voyait les traces d'une forte émotion.

Saisissant Zola par le bras, il s'exclama d'une voix haletante :

— Mais qu'as-tu ? demanda Zola, est-il donc arrivé quelque chose ?

Desmoulins fit un signe affirmatif de la tête :

— Oui, quelque chose de terrible est arrivé.

Jeanne poussa un cri d'angoisse et s'accrocha au bras d'Emile.

— Seigneur... racontez-nous vite !...

— Oui, raconte donc... pressa Zola.

— Nous sommes trahis.

Emile Zola recula épouvanté et répéta :

— Trahis !...

— Oui, j'avais déjà depuis plusieurs jours le soupçon qu'on avait découvert tes traces.

— Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— Un hasard. A deux reprises, en venant ici, j'ai vu un espion qui rôdait autour de ta maison.

— Un espion !

Desmoulins acquiesça.

— Oui, on l'a chargé de te surveiller, et les efforts faits pour découvrir ta cachette, ont été couronnés de succès.

Jeanne s'était un peu calmée; elle demanda :

— Et vous croyez qu'on sait qui se cache sous le nom d'Emile Dupont ?

— Desmoulins haussa les épaules :

— Je ne peux pas vous le jurer, mais c'est fort probable. Comme j'avais remarqué cet homme, je l'ai observé et je l'ai même suivi. C'est alors que je me suis aperçu qu'il me surveillait aussi. Deux fois il s'est trouvé à côté de moi, lorsque j'ai mis des lettres à la poste; cependant j'ai été fort prudent. Mais il est apparu devant moi comme un spectre et il m'a bousculé, et les lettres que je tenais à la main, sont tombées par terre. Il s'est baissé rapidement et les a ramassées pour me les donner. Mais je savais qu'il avait arrangé cette petite scène pour lire les adresses et c'est comme cela, qu'il a su que tu te trouves ici. J'ai vu son sourire et j'ai pu constater, qu'il n'avait plus de doute.

Emile Zola fronçait les sourcils et réfléchissait.

Jeanne se mit à pleurer.

— Tu vois, notre bonheur est fini. Je savais bien d'avance, que nous ne pourrions rester si heureux bien longtemps.

Zola prit ses mains dans les siennes et les caressa.

— Ne pleure pas, ma chérie...

— J'ai le cœur bien lourd, Emile... Je crains, que nous ne soyons forcés de nous séparer.

Desmoulins l'approuva.

— Je le crains aussi, madame.

Zola sursauta :

— Comment ? Vous voulez me séparer à nouveau de Jeanne et des enfants ?

— C'est l'unique chose à faire, Emile, car si tu persistes à vouloir rester avec ta famille, tous nos plans vont s'écrouler.

Zola secoua la tête :

— Non, je ne peux pas me séparer de Jeanne, je ne peux pas.

Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes.

— Mais tout sera perdu, Emile.

— Desmoulins est trop pessimiste.

Son ami secoua la tête :

— Je suis sûr de ce que je dis, Emile. Sans cela, je ne t'aurais rien dit, pour ne pas t'inquiéter. Mais vous êtes en grand danger.

Jeanne haussa les épaules et soupira :

— Il faut partir... dit-elle faiblement.

Zola s'était laissé tomber dans un fauteuil :

— Nous séparer de nouveau... rester seul... non, je ne pourrais plus supporter cela... Je m'ennuierai trop...

Jeanne se pencha vers lui :

— Tu seras courageux, Emile, il faut atteindre le but que tu poursuis.

Zola la considéra d'un air étonné :

— Tu songes vraiment à me laisser seul ?

— S'il le faut, Emile, je ferai ce sacrifice. Personne n'a le droit de penser à soi-même dans cette lutte.

Emile Zola regarda Desmoulins :

— Tu crois vraiment qu'elle doit partir ?

— En tout cas, vous ne pouvez pas rester ici, répondit-il. Maintenant, qu'il s'agit du dernier effort, que nous touchons presque au but, tu ne dois pas tomber entre les mains de nos ennemis. Nous partirons secrètement et nous chercherons un endroit bien caché, où vous pourrez attendre tranquillement le résultat de la révision. Cela ne peut durer longtemps, il faut être raisonnable, pour le moment, même si le cœur doit en souffrir.

Emile Zola sourit amèrement :

— Tu en parles à ton aise mon cher, tu n'as aucun problème sentimental à résoudre, toi !

Jeanne intervint et, d'une voix suppliante :

— Ne parle pas aussi amèrement, chéri, dit-elle, nous devons être reconnaissants à Desmoulins de ces quelques semaines de bonheur. Et nous nous reverrons bientôt, j'en suis sûre.

— Tu as raison, je suis égoïste, j'avais oublié pour un moment le but à atteindre...

Il attira Jeanne à lui et l'étreignit sur son cœur.

— Dieu veuille que nos sacrifices ne soient pas vains, dit-il à voix basse. Personne ne peut savoir, quelle peine j'ai de te laisser partir. Rien n'est aussi terrible, que la solitude à l'étranger.

Précipitamment, Jeanne fit ses bagages et ceux des enfants. Desmoulins insista pour quitter la maison la nuit même.

Il voulait accompagner Jeanne jusqu'au bateau, Zola devait continuer son chemin vers une province plus éloignée, où ses adversaires ne pourraient pas le trouver.

Lorsque l'heure du départ fut venue, il embrassa mille fois Jeanne et les enfants. Il ne pouvait parler, sa douleur était trop grande, des larmes brillaient dans ses yeux :

Mais Jeanne le rassura :

— Nous nous reverrons bientôt, Emile...

— Dieu le veuille !..

CHAPITRE CDIX

LE BOUC EMISSAIRE

Dubois était enfermé dans une cellule et un soldat montait la garde devant la porte.

Le son de ses pas résonnait, menaçant, dans la petite cellule, mal éclairée, et Dubois frissonna : il se rendait compte de la gravité de sa situation.

Il tremblait des pieds à la tête.

Il serait condamné à mort... pensait-il. Il grinça des dents en songeant aux deux hommes, qui l'avaient poussé vers cette effroyable destinée.

— Il eut mieux valu que je reste dans la rue pour y crever comme un chien, murmura-t-il.

La porte de la cellule s'ouvrit et deux soldats vinrent le chercher.

On le mena dans une pièce où se trouvait un officier.

— Par ici... commanda celui-ci en posant sur Dubois un regard dur :

Tu es Français ?

— Oui... mais ne me tutoyez pas... je ne suis pas un paysan.

— Tais-toi !... s'écria l'officier, tu es un criminel.

— Je proteste contre cette insulte... je n'ai pas commis de crime...

— Ce n'est pas un crime de nous apporter une bombe ?

— On m'a forcé d'apporter ce paquet, à l'Etat-major et j'ignorais son contenu.

— Qui t'a forcé ?

— Deux Géorgiens que je ne connais pas.

— Tu t'entoures de mystères, mon petit, mais nous allons les dévoiler. Eh bien, parle. Où as-tu connu ces Géorgiens et comment s'appellent-ils ?

— Leurs noms me sont inconnus.

L'officier frappa sur la table :

— Ne mens pas... dis les noms !

— Puisque je ne les connais pas, je ne peux pas les inventer ! s'exclama Dubois, furieux.

— Ainsi, tu les a rencontrés dans la rue, ils t'ont donné le paquet et t'ont demandé d'aller à l'Etat-major pour nous l'apporter. Et, naturellement, tu as tout de suite accepté de le faire ? C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas cela.

— Eh bien, raconte-moi alors comment cela s'est passé, mais n'essaie pas de mentir, cela ne te réussirait pas...

Dubois se redressa et dit d'une voix mal assurée :

— Si vous continuez à me parler ainsi, je ne dirai rien.

— L'officier s'avança vers lui et dit menaçant :

— Crois-tu, que tu peux avoir ces prétentions, uniquement parce que tu es français ?

— Le consulat français me protégera...

— Tu peux toujours courir. Nous allons signaler au consulat français, qu'un sujet français a tenté de faire sauter l'Etat-major russe et tu peux être sûr qu'ils viendront te chercher !...

Dubois était devenu blême.

Il fixa l'officier, sans dire un mot.

— Eh bien, veux-tu répondre ?

Mais il serra les lèvres et il se tut.

L'officier de détourna et prit un petit carnet que Dubois reconnut pour être le passeport qu'on lui avait volé.

Pendant que l'officier l'examinait, Dubois se demandait, s'il ne vaudrait pas mieux répondre.

Il toussa et dit :

— C'est comme je vous l'ai dit... le géorgien m'a forcé à déposer le paquet chez vous !...

— Tout à l'heure, ils étaient deux, maintenant, tu ne parles plus que d'un seul !

— J'en ai connu deux, et l'un de ces hommes m'a donné le paquet. Je me trouvais dans une telle situation que je ne pouvais pas refuser.

— Dans quelle situation ?

— Un des Géorgiens m'avait sauvé et je lui devais de la reconnaissance.

— Comment t'avait-il sauvé ?

— Un caucasien m'avait assommé la nuit précédente et m'avait volé mon argent. Le Géorgien m'a trouvé à moitié mort et m'a ramené chez lui.

L'officier parut avoir des doutes :

— C'est une histoire bien romanesque; je n'en crois pas un mot !

— C'est pourtant la vérité... Le Géorgien m'a emmené dans sa maison et m'a donné du pain et du thé; il m'a permis de me reposer.

— C'est très gentil de sa part. Et comment s'achève cette histoire ?

— Le second Géorgien est rentré et après m'avoir interrogé, il m'a demandé de porter ce paquet à midi, à l'Etat-major et de le donner personnellement à un officier, dont le nom était écrit sur le paquet.

— Et cette demande t'a semblé toute naturelle ?



Elle ouvrit les deux bras : « Mon cher gendre ! ».
(Page 2943).

— J'étais un peu étonné, mais que pouvais-je faire ?

— Vous n'avez pas demandé ce que contenait le paquet ? L'officier avait changé de ton ; il ne tutoyait plus Dubois et lui parlait avec plus de politesse.

— Je pensais que je pourrais déposer le paquet quelque part, en route, mais le géorgien m'a accompagné jusqu'à la porte de l'Etat-major, et lorsque je suis entré ici, l'ordonnance m'a tout de suite pris le paquet des mains et m'a arrêté. Voilà exactement, tout ce qui s'est passé.

L'officier se tut un instant.

Puis il regarda Dubois :

— Vous avez été dans la maison du Géorgien ? Où se trouve-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Tiens ! c'est curieux. Vous y étiez, et vous ne savez pas où elle se trouve ? Vous en êtes sorti alors qu'il faisait jour, n'est-ce pas ?

— Quand j'y suis arrivé, le matin, j'étais à moitié évanoui et lorsque je l'ai quitté, le Géorgien me parlait si obstinément que je ne pouvais pas m'orienter.

— Mais vous pourriez essayer de la retrouver ?

— Oui... je pourrais la retrouver par hasard.

— Dans quelle direction se trouve cette maison ?

— Je ne peux pas le dire avec certitude. Elle est dans une petite rue, non loin du fleuve.

— Bon !... vous allez sortir d'ici accompagné de deux soldats et vous chercherez cette maison. Si vous ne la trouvez pas, cela nous prouvera que vous avez menti. Si vous la trouvez, et si nous pouvons découvrir un complot, je vous garantis votre mise en liberté.

Dubois eut un léger doute sur les mots : mise en liberté.

— Encore une question... insista l'officier, vous dîtes que vous ne connaissiez pas les deux Géorgiens,

mais vous devez savoir comment ils s'appellaient entre eux ?

— Oui, l'un se nommait André et l'autre Colja. Colja est celui qui m'a donné le paquet.

— Ah ! il se nomme Colja... dit l'officier prenant son crayon. Pouvez-vous me le décrire ?

Dubois hocha la tête affirmativement.

— Son âge ?

— A peu près quarante ans.

— Sa taille ?

— Grand et maigre.

— Cheveux ?

— Noirs.

— Des yeux ?

— Bruns foncé; il louche un peu.

L'officier s'arrêta et demanda d'un air très intéressé :

— Il louche ?

— Oui.

— Ah !.. l'officier hocha la tête et murmura : Cela pourrait être vrai...

Puis, se redressant, il ordonna aux soldats :

— Emmenez-moi cet homme.

Dubois était perplexe.

— Que va-t-il arriver ? pensait-il anxieusement.

Mais il n'osa pas protester.

On le remmena dans sa cellule, et une demie-heure après la porte s'ouvrit et deux hommes en civil entrèrent.

L'un d'eux s'adressa à Dubois en français :

— Nous avons ordre de vous mener à la recherche de la maison en question. Dans quelle rue se trouvait-elle ?

— Une petite rue étroite, mais j'ignore son nom.

— Dans quelle direction était-elle ?

— Vers l'ouest... pas loin de la rivière.

— Bon, partons !

L'homme s'approcha de Dubois et passa un nœud coulant autour de son poignet gauche.

— Vous n'allez pas m'attacher ? s'écria celui-ci affolé.

— Calmez-vous, c'est pour votre bien ! Vous pourriez avoir l'idée de vous sauver et nous serions forcés de tirer sur vous. Tandis qu'ainsi rien ne peut vous arriver de mal.... dit l'homme en riant et en serrant la corde.

Dubois frémit.

— Ne le prenez pas au tragique, monsieur, dit ironiquement le détective.

— Puis il commanda :

— Partons.

Dubois rageait ; sa colère contre les deux misérables qui l'avaient jeté dans cette aventure ne connaissait plus de limites.

Il était décidé à les livrer à la police, s'il parvenait à les retrouver.

Et il était encore plus décidé à dénoncer Amy, qui était la véritable responsable de tout ce qui lui arrivait.

Quelle femme !

Il ne lui pardonnerait jamais !

Mais peut-être serait-il vengé par le caucasien lui-même, car celui-là ne devait pas avoir beaucoup de patience et ne se gênerait guère pour mettre Amy carrément à la porte, lorsqu'il aurait assez d'elle.

Tout en pensant à cela, il suivait le détective vers l'intérieur de la ville.

Ils tournèrent dans plusieurs petites rues et pénétrèrent enfin dans une ruelle sordide.

— Est-ce celle-ci ? demanda le policier.

Dubois réfléchit un moment :

— Non ! dit-il avec assurance, ce n'est pas celle-ci.

Ils passèrent dans une autre et continuèrent leurs recherches. Mais il était impossible de retrouver celle où se trouvait la maison des deux Géorgiens. Dubois était fatigué, ses jambes lui faisaient mal, et il s'arrêta :

— Je ne peux plus marcher, dit-il.

Mais le détective serra la corde un peu plus fort. Elle lui coupait le poignet et Dubois grinça des dents en fermant un instant les yeux.

— Ouvrez les yeux... s'écria le policier. Vous ne vous promenez pas pour votre plaisir. Cherchez la maison.

— Elle n'est pas dans cette rue !... répondit-il faiblement.

— Alors, c'est que cette fameuse maison n'existe pas, ou qu'elle existe seulement dans votre imagination...

— Je vous jure qu'elle existe !.. insista Dubois.

— Mais où ? Nous avons passé par toutes les rues.

— Mais il doit y en avoir d'autres.

— Certainement... il y a beaucoup de rues à Tiflis, mais pas ici, près du fleuve.

— Non, je suis sûr, qu'il y en a d'autres par ici. Je me souviens d'une, que nous n'avons pas encore traversé, elle était très longue et n'avait presque pas de maisons.

Le détective se souvint tout de suite :

— C'est la rue Nischnaja, mais pourquoi voulez-vous y aller, puisqu'elle n'a pas de maisons ?

— C'est par cette rue-là que l'on m'a amené à la maison que nous cherchons.

— Ah ! je comprends... vous croyez pouvoir trouver votre chemin plus facilement par-là ?

— Oui.

Ils se mirent en chemin vers la Nischnaja.

La route semblait longue à Dubois.

— Ne serrez pas tant la corde, supplia-t-il, cela me coupe la chair.

Le détective desserra un peu la corde.

Enfin ils trouvèrent la rue.

Maintenant, elle avait un aspect beaucoup plus agréable que la nuit précédente, mais Dubois frissonna en l'apercevant.

Il pressa le pas.

Immédiatement le détective serra la corde.

— Lentement !... dit-il... où allons-nous maintenant, à gauche ou à droite ?

— A droite !... dit Dubois à tout hasard, car il ne se rappelait plus, de quel côté ils avaient tourné dans la matinée.

Mais toutes les recherches furent vaines.

— Je ne reconnais plus la maison, mais elle doit bien être par ici !

— Probablement en est-il ainsi dans votre imagination... répartit le détective agacé.

Dubois ne répondit pas ; il avait perdu tout courage.

Il s'essuya le front de sa main libre et pensa avec désespoir :

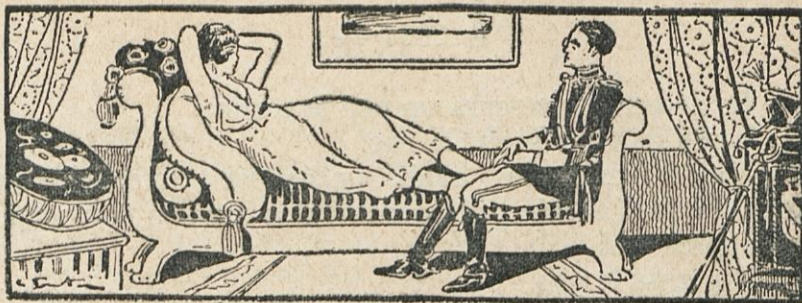
Peut-être tout cela n'est-il qu'un mauvais rêve.

Ils rentrèrent à l'Etat-major sans avoir obtenu de résultat. Dubois fut mené dans la chambre de l'officier.

— Eh bien !... avez-vous retrouvé la maison ? demanda celui-ci.

— Non, il n'a pu nous montrer ni la rue, ni la maison, répondit le détective.

— Alors, menez-le de nouveau en cellule



CHAPITRE CDX

ENFIN !...

Le capitaine Dreyfus avait préparé son dîner sur un petit poêle dans sa cellule... un plat de riz, cuit à l'eau.

Puis il s'était assis sur le banc et s'était mis à manger. Mais ce jour-là, il n'avait aucun appétit il essaya de mettre un peu de lait dans le riz, mais son estomac se révolta.

Ce n'était pas seulement la mauvaise nourriture, qui l'avait rendu malade, mais toutes les émotions des derniers temps.

Il n'avait pas dormi de la nuit et il pensait sans cesse à toutes les misères, qu'il serait encore forcé de traverser, avant de retrouver sa liberté.

Il se sentait à bout de forces.

Pourquoi essayer encore de continuer à lutter ?

Il pensait que l'on ne parviendrait jamais à reconnaître son innocence.

— Je ne devrais plus manger, se dit-il; ainsi tout serait plus vite fini !

Comme il prenait cette résolution. Le geôlier entra dans la cellule...

— Cela ne vous plaît pas ?

— Non, mon estomac se révolte, bientôt je ne pourrais plus manger du tout !

— Bah ! cela s'arrangera dès que vous serez parti d'ici !...

Dreyfus le regarda d'un air désespéré :

— Cela n'arrivera jamais ! ...dit doucement.

— Ce sera peut-être bientôt, au contraire... je vous apporte justement une très bonne nouvelle, lisez donc !... répondit le gardien, lui tendant une lettre.

Dreyfus la prit dans ses mains tremblantes et il lut :

« Communiquer au capitaine Dreyfus la décision de la Cour d'Appel.

« La Cour d'Appel a fait annuler le jugement du 22 décembre 1894 et a remis la procédure au Conseil de Guerre de Rennes.

« Cette décision est publiée et, à partir de ce jour, le capitaine Dreyfus cesse d'être un déporté. Il a le droit de porter l'uniforme et de reprendre son grade.

« Il doit être remis de suite en liberté, la garde militaire peut-être renvoyée. Elle sera remplacée par une brigade de gardiens.

« Le bateau « Sfax » part aujourd'hui de Fort de France et a l'ordre de venir chercher le capitaine Dreyfus, pour le ramener en France.

« Communiquer cette décision au capitaine Dreyfus, qui devra être prêt à partir. »

Dreyfus fixa sur le document des yeux égarés; il ne voyait plus rien et il porta la main à ses yeux, qui étaient voilés de larmes.

Il examina encore une fois la lettre.

Son visage était pâle d'émotion, il lui semblait impossible de croire à cette nouvelle.

Le gardien ému, dit

— C'est la vérité, mon capitaine.

Alfred Dreyfus ne l'entendit pas et il ne remarqua point, qu'on lui donnait de nouveau son titre militaire. Cette grande joie l'avait complètement bouleversé et il tendit les mains au gardien :

— Merci.. mille fois merci pour cette nouvelle merveilleuse. Enfin, justice me sera rendue.

Ses yeux s'emplissaient de larmes.

Le gardien se détourna :

— On arrangera tout le plus vite possible, dit-il avant de quitter la cellule.

Dreyfus ne pouvait pas encore croire, que son malheur allait prendre fin.

Et juste à l'instant où il n'osait plus espérer, où il se sentait à bout de forces.

Lucie lui avait écrit : « Dieu nous aidera... » Elle avait eu raison.

Il joignit ses deux mains et murmura :

— Mon Dieu, je te remercie de m'avoir délivré de ces souffrances.

Ses pensées allaient vers Lucie.

Comme elle serait heureuse, lorsqu'elle saurait qu'il revenait en France.

Une envie folle de la revoir, s'empara, soudain, de lui, mais il se disait qu'il fallait patienter encore.

Il se décida alors d'envoyer un télégramme à sa famille et s'asseyant devant la table, il écrivit :

« Je suis avec toi et les enfants et j'attends avec impatience le moment où je pourrais te serrer dans mes bras.

Ton Alfred. »

Le même jour le télégramme fut expédié.

Le soir, une brigade de la police de Cayenne arriva, pour surveiller le capitaine Dreyfus, jusqu'à son embar-

quement. Il n'était plus considéré comme un déporté et lorsqu'il vit partir ses gardiens, il lui sembla qu'il s'évadait de l'enfer, un enfer d'humiliations et de souffrances dans lequel il avait vécu durant cinq ans.

Une nouvelle vie allait commencer, il allait retrouver les siens. Ce fut dans un état de grande agitation qu'il attendit l'arrivée du « Sfax ».

On lui avait transmis la nouvelle le lundi 5 mars, et le jeudi suivant, on signala de loin un navire de guerre, s'approchant lentement de l'île.

Dreyfus tremblait d'émotion, il lui semblait qu'il ne pouvait attendre davantage pour être libéré de cet enfer.

Mais ses espoirs devaient être déçus encore une fois. Quand le navire entra dans le port, il était trop tard pour qu'il s'embarquât.

Encore une nuit à passer dans cet île...

Le maire de Cayenne lui avait envoyé un complet, du linge, un chapeau et tout le nécessaire pour un long voyage en mer.

Il se leva de bonne heure et s'habilla.

A sept heures du matin, on vint le chercher et lorsqu'il quitta l'île il se retourna encore une fois, pour contempler en frissonnant ces lieux où il avait souffert un tel martyr. Ne serait-ce pas un rêve ? se demandait-il anxieusement. Était-ce la vérité, reverrait-il vraiment sa femme et ses enfants ?

Le « Sfax » avait mouillé très loin de la côte et la petite barque qui portait Dreyfus dut attendre deux heures, avant qu'il fut possible de le mener à bord.

Il faisait un vent effroyable et le bateau dansait sur les vagues.

Dreyfus eut le mal de mer, mais il le supporta en souriant. Quelle importance pouvait avoir pour lui un si petit désagrément ?

A dix heures, on le laissa monter à bord et on

l'amena dans la cabine spécialement installée pour lui. La fenêtre était scellée, la porte gardée par un soldat dont le fusil était chargé.

Un peu plus tard, Dreyfus remarqua que le navire s'était mis en marche.

Son cœur battait de joie; il disait :

— Je pars vers la liberté !

Le matin et le soir, on lui permettait de se promener une heure sur le pont, mais, durant toute la journée, il devait rester enfermé dans sa cabine. Il ne comprenait pas très bien à quoi rimait cette surveillance si sévère; il avait cru qu'il serait libre et qu'il ne s'agissait que d'une simple formalité.

Personne ne lui avait parlé des faux du colonel Henry, ou de son suicide; pas plus que d'Esterhazy.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé depuis 1894.

En se rappelant le jour de sa condamnation, les cris de la foule furieuse, toute l'horreur de la dégradation, il frissonnait.

Mais, maintenant, on était convaincu de son innocence et cette certitude lui donnait des forces.

Le dimanche, 18 juin, le « Sfax » mouilla aux îles du Cap Vert, pour faire du charbon, et ne reprit sa route que le mardi.

Pour Dreyfus chaque nouvel arrêt était une torture... il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il n'avait vu Lucie. Comment pourrait-il attendre encore le moment de la serrer contre son cœur ?...

Il se souvint du jour où il l'avait quittée. Quel jour cruel, plein de tristesse et de désespoir !

Mais, maintenant tout serait oublié. Non !... se dit-il en frissonnant... jamais je pourrais oublier ce jour... ces plaies ne guériront jamais...

Une nouvelle vie allait commencer... il retrouverait

l'amour de sa femme et de ses enfants.

Les petits ne le reconnaîtraient peut-être pas... mais ils l'aimeraient; Lucie leur avait toujours parlé de leur père...

Le navire marchait trop lentement pour son impatience...

Le 30 juin, enfin, Dreyfus aperçut la côte de France.. et sa joie fut immense.

Après cinq ans d'un terrible martyre, on allait lui rendre justice... Enfin !

Ses camarades le recevraient à bras ouverts, les yeux pleins de larmes...

— Terre ! criait la vigie.

CHAPITRE CDXI

UNE HAINE FANATIQUE

Amy Nabot souffrait beaucoup de l'antipathie qu'elle sentait l'environner, non seulement dans la maison de Zoroaster, mais aussi dans le village.

Elle ne se plaignait pas ; mais elle cherchait un moyen de quitter la maison, sans que Zoroaster ne s'y opposât.

Elle attendait une occasion... mais c'était en vain.

Zoroaster ne la quittait pas. Lorsqu'il sortait le matin pour visiter les troupeaux il demandait à Amy de l'accompagner.

D'ailleurs, elle aimait se promener avec lui, elle se sentait plus à son aise dans les montagnes, que dans la

sinistre maison, où des regards pleins de haine épiaient tous ses gestes.

Amy savait que Zoroaster l'aimait et de son côté elle éprouvait une grande sympathie pour lui.

Mais comme il lui parlait, un jour, de son amour, elle prit peur.

Zoroaster avait mis son bras autour de sa taille et il l'attirait doucement vers lui.

— Dis-moi que tu m'aimes Amy et que tu veux bien rester avec moi pour toujours.

Elle le regarda d'un air suppliant :

— Ce n'est pas possible, Zoroaster ; votre famille vous reniera, vous ne pourrez plus vivre dans votre patrie...

— Tu es ma patrie, Amy... sans toi je ne pourrais plus vivre...

Elle était fière de l'entendre parler ainsi, et elle se vit tentée d'accepter la protection de cet homme courageux et fort. Mais elle insista :

— Ce ne sera jamais possible.

— Si je le veux !... répondit-il en la serrant plus fort contre sa poitrine, pour ton amour, je sacrifierai tout... ma mère, mes sœurs, même ma patrie, s'il le faut.

Elle se laissa embrasser, sans protester contre ses caresses.

Blottie contre lui, elle se sentait à l'abri de tous les dangers et lorsqu'il l'embrassa encore une fois passionnément, elle lui rendit ses baisers.

Zoroaster l'avait prise par la taille ce fut ainsi enlacés qu'ils revinrent vers la maison.

Un peu avant d'arriver, Amy tenta de se libérer de l'étreinte de Zoroaster.

Mais il la serra plus fort contre lui.

— On ne doit pas nous voir ainsi !... dit-elle effrayée. Zoroaster se mit à rire :

— On ne doit pas nous voir ainsi... tout le monde doit savoir que tu m'appartiens.

— Cela fera parler les voisins, Zoroaster.

— Ils devront se résigner. Je parlerai encore une fois aujourd'hui à ma mère et à mes sœurs et, demain, tout le village apprendra nos fiançailles.

— On va me tuer, Zoroaster.

— N'aie pas peur, je te protégerai.

Amy le regarda et pensa : il a raison... je n'ai pas besoin d'avoir peur. Lorsque je serai sa femme, il forcera les gens à me respecter. Même s'ils continuent à me haïr, ils n'oseront pas montrer ouvertement leur haine.

La mère et les sœurs de Zoroaster, assises sur un banc devant la maison, les avaient vus venir, mais elles ne répondirent pas au « bonjour » d'Amy et la regardèrent d'un air méprisant.

Zoroaster lui dit :

— Monte dans ta chambre, je veux parler à ma mère.

Puis il se tourna vers la vieille femme :

— Mère, j'ai à vous parler.

Elle se leva et le suivit dans la maison.

— Veux-tu m'expliquer pourquoi tu te promènes avec cette étrangère en la tenant par la taille, commençait-elle ? Tout le village vous a vus, tu devrais avoir honte...

— Non, mère, je n'en ai pas honte, car Amy est ma fiancée, je vais l'épouser...

— Tu es fou !... s'écria Tamara... Prends garde que cette passion ne te tue.

Zoroaster sourit :

— N'emploie pas de si grand mots, mère !... J'aime Amy et elle m'aime. Nous vivrons tranquilles et heureux ici...

La mère le considéra avec des yeux étincelants de colère.

— Si tu épouses cette femme, tes sœurs et moi nous quitterons la maison.

— Ce sont des menaces que je connais, mère. Mais je ne peux pas t'empêcher de partir.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à pleurer.

— Tu chasses ta mère pour cette femme, dont tu ne connais même pas le passé...

Et elle leva la main en s'écriant :

— Ce sera ton malheur, n'oublie pas que je te l'ai prédit. Pour cette étrangère, qui est venu ici, pour nous chasser, tu renieras les tiens...

— N'insulte pas Amy, mère, elle n'a pas l'intention de vous chaser et elle serait partie depuis longtemps, si moi, je ne l'avais pas empêchée de s'en aller. Je ne peux pas vivre sans elle. Essaie de me comprendre et de l'accepter dans la maison...

— Jamais !... s'écria Tamara. Si tu ne renonces pas à épouser cette femme, nous ne te connaissons plus.

— Toi et mes sœurs vous dépendez de moi, mère, vous serez bien forcées d'accepter ma volonté.

Tamara regarda son fils, haineusement.

— Je voudrais être morte !... dit-elle d'une voix sourde.

Zoroaster s'approcha d'elle.

Il posa sa main sur l'épaule de la vieille femme en disant :

— Amy te sera une fille obéissante, mère... tu l'aimeras, malgré qu'elle ne soit pas de notre religion.

Mais sa mère fit un geste de la main :

— Je ne le crois pas. Mais ne dis rien à tes sœurs. Il me faut du temps pour réfléchir et toi aussi, ne décide rien encore. Dans deux ou trois jours...